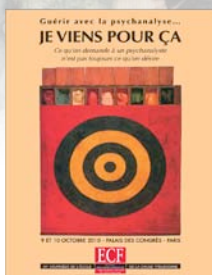


Le Point du Jour

Les journées de l'E.C.F., avant, pendant, après

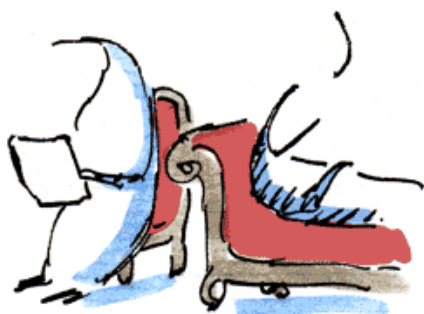
APÉRIODIQUE — 5 OCTOBRE 2010 — N°18

OÙ EN SOMMES-NOUS?



J-4 Quelques réactions à la publication du programme nous parviennent. Certains titres des séquences sont contestés. Tant mieux car le travail de Pierre Naveau et de moi-même ne prétend ni à l'exhaustivité, ni à la perfection. Un programme est avant tout une mise en forme des propositions qui sont adressées, mise en forme qui donne une ponctuation et oriente notre lecture du thème de ces Journées. Elle s'offre ainsi au débat qui, sous la responsabilité du président ou de la présidente de séance, est attendu des participants. C'est ainsi à une centaine de conversations approchant par autant de perspectives le thème de ces Journées que nous sommes invités. Allons-y pour ça!

Je crois que
je vais arrêter
mon analyse



indegivrables.com

... à moins que vous ne
vous décidiez à remplacer
ce vieux divan !



Kavier GORCE-

INSCRIPTIONS A LA SOIRÉE DU SAMEDI OUVERTES SUR LE SITE DE L'ECF
NOMBRE DE PLACES LIMITÉES – p. 8

Inscriptions aux 40^e Journées de l'ECF – Paris 2010

**LES INSCRIPTIONS EN LIGNE SE TERMINENT CE MERCREDI SOIR. INSCRIPTIONS DORENAVANT
SUR PLACE RUE HUYSMANS OU SAMEDI MATIN AU PALAIS DES CONGRES A PARTIR DE 8
HEURES 15**

AU SOMMAIRE DU LPDJ N°16

Pierre Naveau Le petit jeu		p. 2-3
Serge Dziomba Guérir ça		p. 3
Christophe Decourt Qui est-il pour ça ?	p.4	
Nomand Chabot S'il venait que pour ça ...		p. 4
Frédérique Bouvet La clinique contemporaine avec les enfants		p. 5
Jean-François Cottés Je (ne) viens (pas) pour ça		p. 5
Marie-Hélène Doguet-Dziomba Le « je viens pour ça » d'Anna G.		P. 6
Dominique Jammet Soirée préparatoire à Bordeaux		p. 7
Gilles Chatenay Guérir : aimer et travailler		p. 7
Inscription à la soirée du samedi		p. 8

Le Point du Jour publie vos contributions : 1000 signes sur le thème des Journées.
Rejoignez les participants au petit jeu de Pierre Naveau ! Quel a été votre « Je viens pour ça », et pourquoi à ce moment-là ? Des textes courts et concis sur le thème des Journées, des références, des notes de lecture, etc., sont aussi attendus pour alimenter le débat lpdj-ecf@orange.fr

Le petit jeu

Le bien dire de l'expérience analytique

Le petit jeu a du succès. *Le Point du Jour* invite ses lecteurs à prendre part à ce “jeu”, ou à cette “épreuve”, comme l'on voudra : Il s'agit, en choisissant un pseudonyme, de dire, très brièvement, en trois ou quatre phrases, pas plus surtout, sur le mode du *Witz*, si possible, de quoi a été fait votre “Je viens pour ça” et pourquoi le pas a été fait à ce moment-là. L'intérêt de ce “jeu” vient de la pointe, de la brièveté du propos. Au-delà de quatre phrases, la contribution proposée ne pourra pas être acceptée. Pierre Naveau

(les contributions 1 à 78 se trouvent les Points du Jour précédents)

91 – Lorsque j'ai demandé une analyse, je croyais savoir pour quoi je venais. Lacan, en faisant obstacle à cette croyance de manière décidée, faisait une place pour qu'advienne le désir du sujet. Alors, la parole intarissable, qui était la mienne, pouvait devenir pleine du vide de ce désir et se centrer sur sa cause. J'étais bien venu pour ça que je ne savais pas, car je n'ai jamais été déçu du voyage. - *J.-R.*

92 – Je suis venue, parce que je ne supportais plus ce que je nommais “la négligence de l'Autre”. Je continue, parce que, coupures après coupures, l'objet négligé laisse sa place à la présence du désir. J'étais venue pour ça. - *C-rieu*

93 – Le nom de son analyste, invité à une réunion religieuse à propos des modes de filiation, avait été passé sous silence. À celui-là, il pourrait dire qu'il était croyant. Il lui en coûta d'en dire et en dire, fils unique des parents, puceau. Il évoqua même la vie entre deux séances comme un passage à l'acte permanent. Il avoua son désir d'être psychanalyste. Son analyste lui demanda de parler de son symptôme. Mais, alors, qu'avait-il dit ? Ce fut la déception, coupable, de ses dires, cachant d'autres dires. Et, derrière les dires, ce qui s'entend. Il s'en détachera, avec une voix qu'il entendit, alors qu'il la prêtait à son analyste. – *Asonné*

94 – Ma pensée du jour : La psychanalyse n'est pas une auberge espagnole. On ne trouve jamais ce qu'on y apporte, mais toujours autre chose. Je voulais partir sans demander mon reste. Je l'ai toujours sur les bras. - *On the rock*

95 – Pourquoi voulez-vous me rencontrer ? - Pour faire une analyse. - Pourquoi voulez-vous faire une analyse ? - Parce que je veux devenir analyste, répondis-je comme dans un lapsus. L'instant d'avant, je ne savais pas que je le voulais. J'ai tenté de l'oublier aussitôt. - *V.C.*

96 – La toute première fois, j'y suis allée pour ça. Je ne l'avais pas, la joie de vivre. Me sentir vivante, ça m'échappait. Des analystes, j'en ai vu plusieurs. Tous, aussi bien, pour n'en rencontrer aucun. Celui-là, avec qui le voile tombe. Reste l'envers de ça. Jouir à faire la morte. Affaire à suivre ... - *Je suis là*

97 – Mon père est mort. Petite dernière de quatre enfants, première en classe, mes études de médecine n'ont pas su éviter le pire. Dans une profonde tristesse, impuissante et coupable, je démarre une analyse. – *Bobucha*

Le petit jeu
Le bien dire de l'expérience analytique (suite)

98 – Les angoisses hypocondriaques incessantes, et son exil d'une position dans son couple qui lui semblait assurée, l'avaient poussée à reprendre une analyse. "Sortir de l'ombre de l'objet", ce dire de l'analyste venait nommer son "Je viens pour ça". Cette ombre avait indexé son interprétation du désir maternel, paré de son image narcissique, et avait donné sa tonalité à son rapport aux hommes. Sortir de la jouissance de cette ombre, c'est ça. - *La discrète*

99 – La psychanalyse, découverte en cours de philo, je m'inscris en psycho. Et je n'achève pas le cursus. Ma vie ne suivait pas le cours que je souhaitais. Angoisse. Je pousse la porte d'un analyste. C'était un samedi matin. Je me souviens encore de certains des mots prononcés. "Chez moi, dans ma famille, c'est le bordel !" La surprise du cheminement : être restée *au bord d'elle*. Comment ? Quoi ? J'ai grandi à Babel. J'ai trouvé mes ailes et l'errance. Je n'étais pas venue pour ça. - *K.P.*

100 – Combien ? Cela avait été ma première interrogation, puis ma première question. Je n'eus pas de réponse. Je revins avec un rêve. Je pousse mon mari vers la caisse sous le regard de ... Et je rencontre un ami argentin. - Argent ?, dit-elle. - Hein ? , interrogeai-je, soufflée. – *Ag*

101 – C'était au cours d'un mois d'octobre. Reprise du travail, après une troisième maternité. Et des angoisses, à mon bureau. Trop de responsabilité. Par quoi commencer ? Trop, trop, trop. Et l'empêchement d'avancer ! Cette fois, je décroche le téléphone. Je choisis le premier nom qu'on m'avait donné quelques mois plus tôt. "Bonjour, je crois que j'ai besoin de parler". La demande a été entendue. Au début, juste un espace pour moi. Puis, au fil des mois, le désir d'avancer. – *Nanou*

102 – La peur perpétuelle d'être contaminé par le VIH me donnait des angoisses monstres, alors que la valse des partenaires multiples et anonymes était irrésistible et que les discours préventifs restaient sans aucun effet. Le pire est arrivé. Mais la danse continue, encore. Comment me sortir de ça, ne plus succomber à cet au-delà, pour éviter le pire du pire. Et au prix de quoi ? Je viens pour ça. – *MST*

Guérir ça? (2)
Serge Dziomba

Qu'un parlêtre vienne avec une demande de guérison, ça s'accueille. Le sujet aura le dispositif de l'articulation signifiante qui pourra le conduire à produire du signifiant distingué du savoir tapie sous l'innommable représenté par l'objet (a) et ainsi faire l'expérience d'une analyse.

Du côté du psychanalyste il y a ce qui permet son acte, le désir du psychanalyste à l'œuvre visant ce point à nul autre pareil, de honte, de scandale, celui d'une jouissance qui ne convient pas dont la plainte est l'écho. Permanent, continu, non progressif, il est le soutien de l'acte. Il se présente tout en nuance, faisant du psychanalyste un être allant du silence à l'agitation extrême. La présence de ce désir à nul autre semblable est requise afin de toucher « le statut du psychanalyste dans le réel ».

Ce pari est contingence, envers de la « politique du fantasme » et présent dès les premiers entretiens là où peut s'entendre le « je viens pour ça » et la demande de guérison peut être qui porte sur ce qui ne convient pas.

La singularité de l'expérience d'une psychanalyse se conjugue t'elle avec la santé mentale ? Joue t'elle avec le plan de la guérison ? Non car le prêtre peut-être excellent

psychothérapeute, et pourquoi pas le médecin également qui peut dorénavant s'inscrire sur la liste d'Etat desdits psychothérapeutes. La religion et la médecine font mieux que la psychanalyse dans ce domaine en dosant par étape la réponse à l'intensité de la maladie quelle soit de l'âme ou du corps. Comme dit un de mes amis : « c'est leur rayon ».

La psychanalyse, elle, vient après...le jour d'après celui de la catastrophe subjective. En désespoir de cause. Le Discours du psychanalyste, par l'opération du désir de l'analyste, offre un traitement des effets de l'inconvenable humain, part du parlêtre innommable et intraitable. A un moment le « désir du psychanalyste » peut apparaître au fondement d'un lien social nouveau à partir du plus singulier, dans un paradoxe incroyable, celui d'un groupement « sinthomatique », ou, les sinthomes s'adressent aux autres sinthomes . Ce groupement très spécial est celui de la radicalité de la nuance. Il y a ce lien à partir du sinthome, le tien, le mien...et son lieu : l'Ecole de psychanalyse...qui a la psychanalyse pour sinthome. C'est ce qui m'est apparu, et maintenant je viens pour ça.

Que m'est-il permis d'espérer? Christophe Delcourt

Jean-Daniel Matet nous invite à déplier et commenter le titre de nos prochaines journées. La dernière livraison de la *Lettre Mensuelle* et du *Point du Jour* ont déjà donné de nombreux exemples de la varité qu'il produit. Simple, presque évident, un écart se creuse pourtant entre protase et apodose, l'acmé nous manquant. On peut l'énoncer en laissant un silence entre ses deux parties, montrant ainsi un défaut de congruence entre elles. Son apparente logique est mise à mal par cette lecture, comme si le second terme ne pouvait répondre du premier. C'est "l'écart freudien" que Pierre Naveau rappelle dans l'argument des prochaines journées. C'est en introduisant ce coin entre la demande et sa cause que le désir de l'analyste a des chances d'introduire le demandeur à la dimension du sujet de l'inconscient.

Le paradoxe de cette énonciation est qu'elle ne se rencontre pas ainsi formulée dans la pratique quotidienne. De mémoire, je n'ai pas souvenir d'avoir entendu une telle demande de guérison. Le sujet demande avant tout à être soulagé, du poids des inhibitions, de la contrainte des symptômes, des affres de l'angoisse. Cette demande de soulagement passe également par une demande de comprendre. Un élément relie ces deux faces de la demande, un point dont Lacan a vigoureusement souligné les effets dévastateurs dans une réponse ciselée à Jacques Alain Miller.

À la fin de l'entretien de *Télévision*, Jacques Alain Miller soumet à Jacques Lacan les trois questions du canon de la Critique Kantienne, Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? Pour théorique qu'il puisse paraître, ce triptyque est bien plus proche des questions qui nous sont adressées avec insistance lors des premiers entretiens. Il se dit que "le psy" est plutôt silencieux et ne donne ni conseils, ni explications (c'est sans doute de moins en moins vrai). Le sachant, le sujet ne peut pourtant pas s'empêcher de les adresser de façon plus ou moins directe. C'est ici le joint de ce point redoutable que constitue l'espoir.

Qu'en dit Lacan ?... *Pensez-vous l'espérance sans objet ?... Espérez ce qu'il vous plaira ; sachez seulement que j'ai vu plusieurs fois l'espérance, ce qu'on appelle : les lendemains qui chantent, mener des gens que j'estimais autant que je vous estime, au suicide tout simplement... La psychanalyse vous permettrait d'espérer assurément de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet... L'espoir passive le sujet, constituant un obstacle majeur à l'acte que constitue la parole. C'est pourquoi, une des premières tâches de l'analyste doit être de ruiner tout autre espoir que celui de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet...*

S'il ne venait que pour ça... Normand Chabot

« Après avoir essayé de rentrer dans le moule, je me galère un peu. » Telles sont les premières paroles que m'adresse un jeune homme d'une vingtaine d'années qui s'est présenté au Centre « parADOxes » (ex-cpct ado de Paris). « Pourquoi vouloir rentrer dans le moule ? » lui sera-t-il répondu. S'en suivra une kyrielle de plaintes, une pluie de symptômes, après des années de tentatives désespérées de guérison. Il soutient surtout une volonté pour nommer la jouissance qui l'embarrasse depuis plus de dix ans. « Girouette » des temps modernes, il s'évertue à chercher par tous les moyens (internet, association de malades, club de philosophie, etc.) le nom du mal dont il souffre et la thérapie la plus adéquate. L'auto-diagnostic (troubles de la personnalité, problèmes de l'attention, hyper actif, cyclothymie, bipolaire, etc.) n'exclut pas une certaine supposition de savoir. Mais, « faute de centre » - car il zappe, décroche sans explication - il a dû faire la tournée des *coachs*, hypno-thérapeutes, spécialistes du *re-birth*, gourous philosophico-mystiques pour « décharger le mental ». S'entend lors de nos rencontres qu'une forme de nostalgie de ses dix premières années constitue sa demande majeure. Il sera invité à *hystoriser* ce qui a été son opposition radicale à l'Autre, son

constat d'être « intermittent de la vie », son « décolllement astral ». Il appelle de ses vœux le retour à un mieux-être dont il est désormais exilé. Mais, comme le disait Jacques Lacan, « il n'y a aucune définition possible de la thérapie si ce n'est la restitution d'un état premier. Définition justement impossible à poser dans la psychanalyse » (*Autres écrits*, p. 246). Une réponse lui a été faite, sans satisfaire la demande, lui permettant d'alléger le poids de son « juge intérieur », de « sortir du cercle » et de « faire le tri » parmi les attractions qui le conduisaient vers des ruptures à répétitions, des fuites en avant désastreuses. « Maintenant, je parviens à me poser. » sera le mot de la fin, fruit des non réponses adaptatives, mais pas sans la présence d'un analyste ni de l'accueil fait à la surprise. S'il n'était venu que pour ça - s'étiqueter et guérir de ses troubles - et que nous aurions répondu au pied de la lettre, nous aurions été sous l'emprise du discours édictant le bien-être (physique et psychologique) universel et total. Discours véhiculé par le cheval de Troie dont nous parlait Jacques-Alain Miller dans son cours *Chose de finesse* (12 novembre 2008).

De nos jours, il n'est pas rare de recevoir des parents qui amènent leur enfant à une consultation préconisée par un tiers, souvent l'Autre scolaire. Ces parents, souvent en grande précarité symbolique, peinent à parler de leur enfant. Nous sommes donc loin de ce que Lacan nous indiquait : « Ce qui amène à faire appel à un analyste, c'est une demande : être débarrassé de son symptôme. » (« Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », Yale University, 24 novembre 1975, *Scilicet* n° 6/7, p 32).

L'enfant, quant à lui, est parfois mutique dans ces premières rencontres, notamment dans la clinique de la psychose. Il ne sait absolument pas ce qu'il vient faire là et, surtout, il ne se plaint de rien. Quelle rencontre va alors être possible avec le

praticien ? Quel usage va faire l'enfant de la séance ? S'intéresser aux objets modernes dont l'enfant parle ou qu'il amène en séance (figurines, cartes, consoles, etc.) peut déjà être une porte d'entrée et ce, quelle que soit la structure de l'enfant.

Dans notre monde contemporain, nombre d'enfants sont saturés par les objets de consommation. Un objet vient en remplacer un autre. L'enfant ne doit manquer de rien, mais surtout, il ne désire plus rien. Repérer l'usage de ces objets et venir déranger le mode de jouir d'un enfant de la bonne façon sont des pistes précieuses dans la clinique avec les enfants. Ils viennent aussi nous rencontrer pour cela.

Je (ne) viens (pas) pour ça

Jean-François Cottés

Il doit avoir à peu près 45 ans quand il prend contact avec moi pour répondre à une injonction thérapeutique d'un juge. Il est impliqué dans un « coup de filet » contre un réseau d'échanges d'images pédopornographiques sur internet. Mais il « ne vient pas pour ça ». Il n'a pas saisi ce qui s'était passé. Il ne l'a pas subjectivé. Ses études ? Il n'est pas allé bien loin. Sa vie de couple marié ? Rien à en dire. Ses enfants ? ça va, ils se débrouillent à l'école. Son travail ? c'est là le hic.

Employé dans une grande administration protectrice, il a dû démissionner après son inculpation. Pourtant ça se passait si bien. Sans diplôme il avait su prendre le virage au bon moment quand l'informatique est apparue, au début des années 90. Il savait s'y prendre avec les ordinateurs. Il s'en occupait très bien, surtout de la sécurité informatique, des firewalls, de la protection des données, de leur stockage. Ça lui avait permis de progresser dans sa carrière, de se faire reconnaître par ses supérieurs, estimer, même.

Et puis, il ne savait plus comment, quand l'informatique était arrivée dans les foyers, lui aussi avait acheté un ordinateur personnel, avait pris une connexion internet : « on fait comme tout le monde ». Comment avait-il commencé à se procurer ses images et ces vidéos ? il ne savait plus. Mais le contenu ne l'intéressait pas, il ne les regardait pas, ne les visionnait pas. Ce qui comptait c'était leur nombre et le nombre d'octets. Il allait sur des forums : « on se laisse entraîner, c'est comme une compétition ». C'est seulement là qu'il s'anime un peu, sinon il reste impassible, le ton monocorde, le regard fixe dans celui de l'autre, redoublant quasiment toutes ses phrases : « on fait comme on peut, on fait comme on peut ».

Et maintenant alors ? Il a tout arrêté bien sûr. Il ne collectionne plus ces images, maintenant il collectionne les images de Formule 1.

Et puis vient le procès, il est condamné à une courte peine de prison avec sursis. Il ne vient plus me rencontrer.

Récemment il m'appelle à nouveau. Son avocat lui a conseillé de le faire car la deuxième procédure qui avait été engagée en même temps que la première va aussi arriver à son terme. Il est confiant, ça devrait bien se passer aussi.

A la fin de l'entretien que je lui avais donné, au moment de partir, une question me vient qui me surprend autant que lui : de quelle région vient son nom et comment le prononce-t-on ? Il m'explique alors d'où provient son nom, et se met à m'expliquer longuement qu'il a fait modifier l'usage de la prononciation de son nom. C'est à 7 ans, qu'il a décidé que son nom, son patronyme, était prononcé incorrectement. En effet si l'on applique les règles de la prononciation, la rectification est valide.

Ainsi il va s'employer à partir de cet âge à ce qu'à l'école, au service militaire, dans les administrations, dans son milieu professionnel, on l'appelle selon la prononciation rectifiée. Ses parents ? « Ils ont laissé faire ». Les autres membres de sa famille, ses parents, ses frères et sœurs conservent la prononciation ancienne. Ainsi depuis l'âge de 7 ans, il se fait appeler d'un autre nom que celui de ses parents.

Tout au long de ces explications, il s'anime, se vivifie, sa voix se met à suivre des modulations.

C'est alors que je m'aperçois que sous la forme qu'il a fait adopter, son nom évoque et même désigne exactement la pratique pour laquelle il a été inculpé.

Le « je viens pour ça » d'Anna G.
Marie-Hélène Doguet-Dziomba

Le journal de son analyse avec Freud, rédigé par Anna G. entre avril et juillet 1921, m'est apparu comme une petite pépite digne du tamis de nos Journées. Ces notes de rêves, d'associations prises dans le dialogue analytique avec Freud font surgir un objet bizarre qui a embarrassé et même angoissé la petite fille d'Anna G., psychanalyste suisse, dès qu'elle a découvert ces deux cahiers après sa mort ; elle a fini par le confier à la communauté analytique et en assurer la publication. Anna G., jeune femme moderne à l'étroit dans son milieu, psychiatre au Burghölzli, vient rencontrer Freud parce qu'aux termes de 7 années de fiançailles, elle n'arrive pas à se résoudre à un mariage pourtant programmé. Ses notes sont comme le dépôt de son « je viens pour ça » tel que Freud en a permis l'extraction à l'aide de plusieurs interprétations. Celle qui semble le pavé dans la mare porte sur la trahison de la demande d'amour adressée au père par la petite fille de quatre ans « défavorisée » pour toujours par la naissance d'un frère. Freud y trouve le ressort du souvenir écran inaugural qui associe pincement de la cousine nourrisson, arrachement de jeunes pousses et masturbation. Pourtant au-delà de l'amour oedipien, d'autres interventions de Freud ouvre pour Anna la question des rapports de jouissance qu'elle entretient avec le signifiant-maître. Ainsi lorsqu'il lui souligne son identification à l'héroïne de la nouvelle de Schnitzler « La Flûte du pâtre » - « c'est exactement votre conflit » lui dit-il : un vieux mari astronome pousse sa jeune femme à céder à la tentation du « son de la flûte », à partir dans le monde rencontrer d'autres hommes ; après de multiples aventures elle revient chez lui pour le quitter sur ces mots « ce que je crains par dessus tous les masques et les prodiges du monde, c'est la face grimaçante de ton implacable sagesse ». Plus tard, Freud lui glisse qu'elle lui fait un véritable air de Leporello, « le Don Juan, c'est vous » dit-il. Et nous voyons la jeune femme avec à la main une baguette de coudrier, une branche de lilas vert, la tige d'un bouquet qu'elle jette dans la gueule d'un chien. Et nous retrouvons la collectionneuse de

coffret qui rêve de l'échiquier parental dont l'écrin recèle une petite noce de papier. Ou encore en « voyou qui louche » toujours dans la direction opposée à celle qui lui est indiquée. Ou bien encore celle qui coince le doigt d'un homme dans la porte pour le retenir. Au fil des notes, se détache un objet singulier dont nous suivons la métonymie : la tache. La tache répugnante sur son drap où gigotent des petits vers contre laquelle elle appelle son père, la tache de son frère sur le tapis, la tache sur sa robe associée à un baiser mais « ça ne fait rien du tout », la tache rouge enflée sur son visage associée au baiser et à la vermine, au point noir et à l'enfant. Mais aussi le regard terrifiant du chat qui perce à jour le secret de sa masturbation, le regard terrible du grand-père mourant qu'elle étouffe, la grande blatte noire au plafond qui menace de tomber sur le lit qu'elle partage avec Freud associée à l'enfant du Saint-Esprit et à la tache séminale sur le voile de la Vierge. Le journal s'interrompt sur l'évocation d'un souvenir à quatre ans d'un enfant crotte offert fièrement à son père et sur le rêve d'un voyage de noce en train, tourné en dérision par le cadeau d'un journal humoristique très bête illustrant « De la manière de retenir un amant impétueux ». Freud y voit l'emprise du défi à ses parents. Elle note entre parenthèse : « Il croit que cet amour peut s'expliquer en majeure partie par là, mais ce n'est pas vrai, ô mon Dieu. Comme je l'aime ».

On sait qu'à la suite de cette analyse, Anna G. va rompre ses fiançailles. Il est amusant de noter que Freud écrit à propos d'elle à Pfister « La petite G. est devenue totalement transparente et en fait, elle en a terminé : mais je ne peux pas savoir ce que la vie va faire d'elle désormais ». Anna G. n'est pas devenue psychanalyste et elle n'a pratiquement jamais évoqué cette analyse. Ne pourrait-on dire qu'elle a déposé quelque chose de « la tache » à l'abri du regard, cette tache même qui l'avait venir jusqu'à Freud « pour ça » ?

Guérir : aimer et travailler ?

Gilles Chatenay

La guérison : trouver ou retrouver sa capacité d'aimer et de travailler, écrit Freud. Un rien décevant : ainsi, pas de réponse aux « grandes » questions qui font le philosophe du quotidien ; qui suis-je, d'où viens-je (et dans quelle état j'erre), que puis-je savoir, que dois-je faire, que m'est-il permis d'espérer ? Un peu courte, la guérison freudienne ?

Et pourtant, « qu'il est difficile d'aimer » (et il est beaucoup plus facile de haïr, semble-t-il), toute la littérature et la poésie mondiales ou presque l'écrivent, depuis qu'existe la littérature et la poésie (et les chansons et encore bien d'autres choses). Et mon analyse et nos analysants nous le racontent et le mettent en acte, tous les jours. Puisque « au commencement de la psychanalyse est le transfert », et puisque transfert = amour (ou haine d'ailleurs entremêlés souvent, toujours peut-être), la psychanalyse commence par des travaux pratiques, dirait-on. Si guérir = savoir aimer (et ajoutons savoir haïr — il n'est pas si facile de séparer amour de haine, « hainamoration » disait Lacan), il est, bien au contraire

de ma déception initiale, extrêmement ambitieux (et plus que ça : « soyons réalistes, exigeons l'impossible ») de se donner pour guérison l'amour vrai.

Travailler, par contre... N'est-ce pas ce que nous ne faisons que trop et trop vite, dans ce monde d'idéaux d'agités hypertactifs ? La psychanalyse travaillerait-elle à notre rentabilité ? — Renault-Flins, années 70, chaîne de montage : « C'est pas du boulot », disions-nous, et nous avions raison. Le travail vrai est antinomique à l'agitation du hamster dans sa petite roue économique, sociale et politique. Et Lacan a pu parler, *en psychanalyste*, du travail de transfert et du transfert de travail (et Freud de *durcharbeitung*), à propos de sujets que nous allongeons — ironie du dispositif : pour travailler véritablement, vous allez commencer par ne rien faire, et vous allonger. Tous les jours, les psychanalystes et les analysants inventent en acte la véritable définition du travail vrai : travailler à se libérer de ses chaînes de montage fantasmatiques pour décider si l'on désire ce que l'on veut.

Soirée préparatoire à Bordeaux

Dominique Jammet

Le 30 septembre a eu lieu à Bordeaux une soirée préparatoire aux Journées de l'ECF, soirée «Préliminaires» qui nous a permis d'avoir un aperçu de la diversité des pistes de travail qu'offre le titre des journées : « Guérir avec la psychanalyse, « Je viens pour ça », ce qu'on demande à un psychanalyste n'est pas toujours ce qu'on désire »

Les trois premières interventions émanaient du travail en institution et résonnaient avec le début du titre, guérir : C'est par la question «je viens pour quoi?» que Catherine Lacaze-Paule a évoqué le désir en jeu dans son travail auprès de patients gravement atteints dans leur corps : « accueillir et susciter des dits inédits.»

Isabelle Cordier nous a montré comment, en tant que médecin orienté par la psychanalyse, elle accueille la demande d'intervention chirurgicale de patients obèses, et les effets subversifs que produit sa proposition qu'ils en disent un peu plus.

Michèle Elbaz nous a parlé du traitement possible de la demande d'un sujet psychotique dans le cadre du CPCT Lien social de Bordeaux : «une affaire de dosage» selon l'expression de Jacques-Alain Miller. Ces trois exposés ont mis en relief la demande de guérir adressée au médecin, à l'institution, et le mode de réponse de l'analyste quand il s'avance dans la cité, dans les lieux de soins, là où on ne l'attend pas, mais où la rencontre des sujets avec le discours analytique n'est pas sans effet.

Les trois exposés suivants nous ont montré en quoi ce

qu'un sujet demande n'est pas ce qu'il désire. Le sujet dont Rodolphe Adam nous a parlé venait au nom du bien de l'autre dont elle se plaignait, et l'acte de l'analyste permet un changement de discours où «les termes du départ apparaissent comme discordants avec ceux du point nouveau où en est arrivé le sujet». Catherine Vacher-Vitasse a prélevé dans le Séminaire L'éthique la mise en garde de Lacan «contre la tricherie bénéfique du vouloir le bien du sujet» et nous a rappelé cette «vignette clinique» qu'est l'apologue de Saint Martin partageant son manteau avec le mendiant.

Françoise Kovache nous a montré comment l'interprétation preste de l'analyste a permis d'accueillir la façon dont une petite fille s'est d'emblée montrée « sensible à la dialectique que peut introduire l'intervention de l'analyste ».

Tout au long de la soirée, Jean-Pierre Deffieux a souligné les questions que soulevaient les textes et l'illustration qu'ils donnaient de cette phrase de Lacan : « Le désir n'est que la métonymie du discours de la demande. C'est le changement comme tel ».

Préparée dans la hâte comme préliminaire aux journées, cette soirée s'est révélée variée, témoignant du nouage qui existe entre la psychanalyse appliquée à la thérapeutique et la psychanalyse pure, qu'il s'agisse de sujets névrosés, de sujets psychotiques, dans des lieux de soins ou s'engageant dans l'expérience analytique.

La croisière s'amuse...

Laissez-vous mener en bateau **samedi 9 octobre** : champagne, doux breuvages et moelleuses bouchées vous attendent sur le bateau Maxim's.

Nous prolongerons la journée des simultanées, avec ceux qui choisiront de nous accompagner, par une **soirée cocktail et dancing** sur un bateau très classe.



Le Maxim's est un lieu élégant, appartenant au couturier Pierre Cardin, nous nous y régalerons d'un cocktail élaboré par Art Macarons - Lydie Sarramanga et Mathieu Mandard - bien connus des gourmets de Montparnasse. Le DJ Georges, tout à fait épatant, nous guidera jusqu'au coeur de la nuit !

La participation à cet événement est de 50 €, vos accompagnants sont les bienvenus.

Pour les inscriptions, suivre le lien : <http://www.causefreudienne.net/> et cliquer sur le bouton à droite *Cocktail Dînatoire Journées* .

Un conseil, n'attendez pas, **les places sont comptées.**

CA NE DURERA PAS TOUJOURS !

Les inscriptions en ligne aux 40^è Journées de l'ECF et à la soirée Maxim's cesseront mercredi 6 octobre au soir.

Le grand travail de la mise en forme des fichiers des inscrits commencera alors. Il n'y aura plus qu'une possibilité pour les retardataires : s'inscrire sur place samedi 9 octobre en venant très tôt. L'accueil débutera à 8h15.



Pour ceux qui n'auront pas encore leur inscription à la soirée Bateau Maxim's mercredi soir, nous ne pouvons rien garantir :

s'il reste des places, oui il sera possible de s'inscrire samedi dans la journée,

s'il ne reste plus de places, ce sera trop tard !

ORGANISATION DES JOURNÉES DE PARIS DES 9 ET 10 OCTOBRE 2010

Le document de présentation des Journées a été distribué sur les listes électroniques. Il est parvenu en format papier, ainsi que deux affiches A4 aux abonnés à La Lettre mensuelle.

Des bulletins et affiches supplémentaires peuvent vous être adressés en vous adressant au secrétariat de l'ECF. Des affiches en format A3 peuvent vous être adressées sur demande.

La commission d'organisation, sous la responsabilité d'Anne Ganivet-Poumellec et de Jean-Pierre Deffieux, est composée de Philippe Bénichou, Jean-Philippe Parchnliniak, Catherine Lacaze-Paule, Marga Aure, Adela Bande-Alcantud, Michèle Simon

Les Journées se déroulent sur deux jours. Le samedi en salles multiples et le dimanche dans le grand auditorium du Palais des Congrès de la Porte Maillot à Paris. Le dimanche saura ménager ses surprises au-delà des communications présentées. Nous n'oublierons la convivialité et nous mettons tout en œuvre pour qu'elle soit à la hauteur de ces Journées. Il est donc urgent de s'inscrire.

Venez nous rejoindre! "La commission d'Accueil des 40e Journées de l'ECF du 9 et 10 octobre constitue son équipe. Nous avons déjà reçu la réponse de nombreuses personnes pour l'accueil du samedi matin, mais nous aurons encore besoin d'environ 30 personnes de plus pour accompagner les participants au bon déroulement des séances dans les salles simultanées du samedi matin et après-midi. Si vous souhaitez vous joindre à nous et faire partie de notre équipe des anges envoyez un mail à : Marga Aure: marga.aure@wanadoo.fr, Adela Bande-Alcantud : aba3@free.fr, Michèle Simon: simon.mi@orange.fr **La Commission d'Accueil des 40e Journées de l'ECF**

ORGANISATION SCIENTIFIQUE DES JOURNÉES DE PARIS

La commission scientifique des Journées, sous la responsabilité de Jean-Daniel Matet et de Pierre Naveau est composée de Philippe De Georges, Carole Dewambrechie-La Sagna, Philippe La Sagna, Christiane Alberti, Patricia Bosquin-Caroz, Eric Zuliani.

Les mentors : Christiane Alberti, Patricia Bosquin, Guy Briole, Hervé Castanet, Sonia Chiriaco, Serge Cottet, Philippe De Georges, Jean-Pierre Deffieux, Carole Dewambrechie-La Sagna, Jean-Louis Gault, Nathalie Georges, Pierre-Gilles Guéguen, Gorges Haberberg, Philippe Hellebois, Laure Naveau, Philippe La Sagna, Catherine Lazarus-Matet, Pierre Naveau, Sophie Marret-Maleval, Rose-Paule Vinciguerra, Eric Zuliani

GRAND CONCOURS DE POSTERS

Vous êtes responsable d'une revue, d'un CPCT, d'un groupe du champ freudien, d'une Section ou Antenne clinique, d'une institution du RI3, d'un groupe de travail...participez à la grande foire de l'information qui tiendra salon samedi 9 octobre au Palais des Congrès.

Pour participer il vous suffit de réaliser un poster, affiche, panneau d'information au format A1, c'est-à-dire 59,4 cm x 84,1 cm.

Sur ce support vous aurez inscrit les coordonnées (définition de votre action, objet, localisation, responsables...) de l'entité présentée, vous l'aurez illustrée de façon originale par logo, image, chiffres, phrases, graphe de votre choix.

Vous pouvez adresser votre poster, sous rouleau de carton, pour le mercredi 6 octobre au local rue Huysmans ou l'apporter samedi matin.

L'équipe d'organisation des Journées fera bon accueil à votre produit, il sera affiché avec tous les autres.

Un jury, que nous ferons connaître, passera dans la journée de samedi et décernera son prix.

Tous les supports de création répondant à la contrainte seront retenus.

À vos palettes graphiques !

BULLETIN D'INSCRIPTION


www.causefreudienne.net

40° JOURNÉES DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE

Guérir avec la psychanalyse...

JE VIENS POUR ÇA

*Ce qu'on demande à un psychanalyste
n'est pas toujours ce qu'on désire*



Pour s'inscrire :
www.causefreudienne.net
1, RUE HUYSMANS, 75006 PARIS
TÉL. +33 (0) 1 45 49 02 86

BULLETIN D'INSCRIPTION

nom prénom

adresse

code postal ville pays

tél. e-mail

INSCRIPTION PERSONNELLE

inscription personnelle : 110 €

étudiant (moins de 26 ans avec justificatif) : 50 €

CHÈQUE BANCAIRE À L'ORDRE DE L'ECF À TRANSMETTRE À @ ECF Journées 1, rue Huysmans 75006 Paris

RÈGLEMENT PAR CARTE BANCAIRE (autorisation de prélèvement) Visa Mastercard Eurocard –

N° de carte date d'expiration / nom du titulaire

RÈGLEMENT SÉCURISÉ EN LIGNE @ www.causefreudienne.net

INSCRIPTION AU TITRE D'UNE FORMATION

inscription au titre de la FORMATION MÉDICALE CONTINUE : 120 €

inscription au titre de la FORMATION PERMANENTE : 210 €

CHÈQUE BANCAIRE À L'ORDRE DE UFORCA ET DOSSIER À TRANSMETTRE AVANT LE 21 SEPTEMBRE À

@ UFORCA Secrétariat général 15, place Charles Gruet 33000 Bordeaux

Fax : +33 (0) 5 56 51 16 25 / e-mail : uforca@wanadoo.fr

nom de l'institution

adresse

tél. fax e-mail

nom du responsable de LA FORMATION PERMANENTE

9 et 10 octobre 2010 à Paris

jean-john - détail - Ego et moi - Cause - 1955 - © Adage / mai 2010

AGENDA

- Salon de la Revue à Paris du 15 au 17 octobre 2010 : La Cause freudienne aura 20 ans.
- Rencontre brésilienne du Champ freudien : 19, 20 et 21 novembre 2010
- PIPOL V, à Bruxelles, 2 et 3 juillet 2011

AGENDA AMP

- Journées ECF au Palais des Congrès de Paris, les 9 et 10 octobre 2010
- Jornadas de la NEL : 5, 6 et 7 novembre 2010
- ELP Journées à Madrid les 20 et 21 novembre 2010
- EOL Journées les 4 et 5 décembre 2010
- NLS Journées à Londres les 2 et 3 avril 2011